



Photo : Johan Raes

# LES HOMMES RESPONSABLES DU DEVENIR DE LA CRÉATION ?

La vie s'est formée, s'est développée, s'est transformée dans une interdépendance permanente avec son environnement physique et chimique. Cette interdépendance s'est traduite par une sélection naturelle, triant en permanence les organismes en fonction de leurs possibilités d'adaptation. Réciproquement, elle s'est traduite par la transformation de l'environnement sous l'effet de l'activité des organismes. La vie n'a cessé de modifier les conditions de la sélection naturelle, contribuant ainsi à sa propre transformation. Dans un cadre géologique changeant en permanence sous l'influence des phénomènes tectoniques. Dans un contexte climatique enfin, variant en fonction de divers processus à déterminisme cosmique. Paradoxe, l'évolution du vivant n'a cessé d'être la condition de sa conservation.

Récemment, somme toute, dans le long foisonnement des ramifications de la vie, voilà que se forme, parmi d'autres, la lignée des humains. Un événement évolutif ordinaire, mais une lignée qui se singularise radicalement, parce que les humains se révèlent « doués de culture ». Depuis quelques milliers d'années seulement, cette singularité va influencer le cours de l'évolution : les hommes provoquent le développement de nouveaux processus transformateurs du monde vivant, qui viennent s'imbriquer dans les mécanismes évolutifs qui, jusqu'alors, jouaient seuls. Commence ainsi une nouvelle période de la vie.

On imagine volontiers l'homme des origines en équilibre avec une nature dont il tirait subsistance ni moins ni plus que d'autres espèces polyphages. L'homme « sauvage », n'aurait été que l'une des multiples composantes de systèmes écologiques maintenus par de subtiles régulations. L'anthropisation de ce qui n'était qu'une lignée animale ne fut-elle pas indissociable de l'apparition et du développement de ces nouveaux processus qui, peu à peu, puis de plus en plus, vont influencer l'évolution ?

Confusément l'on perçoit que saisir l'émergence de l'homme dans sa différence, c'est peut-être aussi détecter les prémisses d'un bouleversement écologique majeur : une espèce animale a changé radicalement la nature de ses rapports avec la nature... Avec le développement culturel et numérique de l'humanité, les processus transformateurs de la

nature se diversifient, s'amplifient, s'accroissent. Chasseur, pêcheur, cueilleur, l'homme a progressivement amélioré ses techniques, accroissant l'efficacité de ses prélèvements. Perfectionnement technologique et croissance des besoins, liés à l'augmentation des populations humaines, ont provoqué des modifications sensibles de la structure démographique des espèces chassées, pêchées ou cueillies. Des diminutions importantes d'effectifs peuvent conduire bien des espèces au bord de l'extinction. De fait, notamment dans les milieux insulaires, les hommes ont provoqué la disparition de multiples espèces.

Sauver aujourd'hui des espèces en danger — rhinocéros, éléphant d'Afrique, mammifères marins — est un combat difficile qu'il faut toujours recommencer. Mais comment lutter contre la destruction des espèces que les naturalistes n'ont pas encore décrites dans l'immensité des forêts tropicales ? L'homme a-t-il une responsabilité vis-à-vis de ces fruits d'une longue évolution dont il est si difficile de comprendre les mécanismes ? Faut-il sauvegarder toutes les espèces, même encore inconnues, parce qu'elles pourraient un jour nous être utiles, ou uniquement pour elles-mêmes, même inutiles, même laides ? Les espèces « nuisibles » ont-elles droit autant que d'autres à transmettre leur patrimoine génétique de génération en génération ?

L'homme n'est pas seulement modificateur des effectifs des espèces. C'est le patrimoine

Photo : Felix Grande Bagazgotia



génétique de certaines d'entre elles qu'il a parfois profondément transformé, d'abord empiriquement, puis de façon de plus en plus raisonnée. Et l'homme créa les races domestiques... L'histoire révèle un double mouvement. La diversité des milieux et des conditions culturelles fut à l'origine d'une grande diversification de ces races à partir des espèces sauvages « parentales » : sélectionnant de nouvelles combinaisons génétiques, les hommes devinrent en quelque sorte diversificateurs de la nature. Puis, au fil de l'uniformisation technique et culturelle, c'est à une réduction de cette diversité que l'on assiste aujourd'hui, les hommes laissant disparaître en un rien de temps des richesses biologiques qu'il leur fallut des siècles à constituer. Mais, en même temps, le génie génétique vient offrir la possibilité de manipuler avec une extraordinaire précision, en fonction d'objectifs bien définis, les supports de l'information génétique.

L'homme n'a pas modifié faunes et flores seulement par ses prélèvements. Le développement des voyages et des échanges commerciaux a facilité le transfert de plantes et d'animaux, sauvages et domestiques, entre des régions parfois fort éloignées.

Certains de ces transferts furent involontaires, mais d'autres répondaient à des objectifs précis. Les conséquences en furent diverses. Les espèces transplantées peuvent périr, inadaptées aux nouvelles conditions qu'elles rencontrent. Mais elles peuvent aussi s'y révéler extraordinairement préadaptées : elles entrent alors en compétition avec des espèces indigènes qu'elles peuvent faire régresser ou même disparaître. L'homme n'agit pas sur les espèces uniquement de façon directe, il modifie les systèmes écologiques où elles vivent. Les hommes ont accru les espaces

ouverts aux dépens des espaces forestiers. La sédentarisation, l'augmentation des populations ont conduit à une transformation de plus en plus profonde des espaces naturels. Cela ne fut point nécessairement défavorable à la diversité naturelle ; du moins faut-il éviter de parler sur ce sujet sans nuance. Lorsque l'on s'inquiète de la déprise agricole, c'est aussi parce que la diversité biologique n'y trouvera pas nécessairement son compte : dans bien des régions rurales traditionnelles, l'usage de l'espace, par la diversité de ses formes, entretenait de multiples systèmes écologiques propices à la concentration d'une grande richesse floristique et faunistique. La dynamique naturelle, laissée à elle-même, se montre au contraire parfois uniformisante.

L'homme, enfin, pollue. Certes, les autres espèces produisent comme lui des « matières » dont l'accumulation excessive pourrait être dommageable à certains



processus écologiques. Et pourtant,

les humus sans lesquels nos sols seraient stériles ne sont qu'accumulations de telles matières rejetées par des myriades d'organismes qui s'emploient à transformer débris végétaux, animaux et bactériens : par eux, la mort entretient la vie.

Bien des espèces produisent des substances qui empêchent le développement d'autres espèces : on trouve là

le sens premier du terme « antibiotique ». L'homme n'a donc rien inventé... mais il invente en permanence et injecte sans cesse ses « antibiotiques » dans les circuits de la vie. Il rejette à l'excès des substances qui participent déjà aux cycles naturels, mais dans des concentrations incomparable-

ment plus faibles. Aujourd'hui c'est l'écosphère tout entière qui se trouve imprégnée des rejets nocifs de la population humaine. Au total, les profondes modifications des milieux naturels s'accompagnent d'une réduction rapide de la diversité biologique, phénomène dont la vitesse est sans commune mesure avec celle des grands phénomènes d'extinction mis en évidence par les recherches paléontologiques. La dynamique évolutive de l'écosphère est profondément modifiée.

En quelques décennies, on a pris conscience de l'ampleur de ce phénomène, dont la dimension éthique devient de plus en plus évidente : l'angoisse pour la nature est aussi angoisse pour l'homme... Que d'interrogations surgissent alors ! Changer, ne pas changer, faire, ne pas faire : où

sont les limites ? Où est le droit ? La nature a-t-elle d'intangibles lois, ou bien l'homme peut-il à son gré manipuler les règles du jeu ? Quelles espèces voulons-nous garder ? Mais est-il acceptable d'en perdre ? Quels espaces voulons-nous ? Quelles fonctions leur assignons-nous ? La beauté des paysages, la splendeur tapageuse ou discrète de bien des espèces, l'étrangeté parfois laide de bien d'autres, cela a-t-il un sens ? Est-il bon que des espaces, que des espèces

**La nature, trop longtemps imaginée comme une ressource infinie indéfiniment exploitable, devient patrimoine précieux, héritage fragile, potentialité pour l'avenir. Ne conviendrait-il pas de la transmettre dans les meilleures conditions aux générations futures ?**

« ne servent à rien » ? Faut-il payer pour cela ? La nature, trop longtemps imaginée comme une ressource infinie indéfiniment exploitable, devient patrimoine précieux, héritage fragile, potentialité pour l'avenir. Ne conviendrait-il pas de la transmettre dans les meilleures conditions aux générations

futures ? Faut-il conserver un maximum de possibilités d'évolution différentes ? Faut-il privilégier une évolution particulière ? Scientifiques, philosophes, représentants des religions, hommes politiques en débattent. Bien plus largement, chaque citoyen de la planète est interpellé. Comment chacun d'entre nous évalue-t-il sa responsabilité personnelle vis-à-vis du devenir de la biodiversité, de l'évolution ? Comment conçoit-il les responsabilités collectives de chaque société locale, de la communauté humaine tout entière ?

Visions pessimistes et optimistes s'affrontent. Des inquiétudes légitimes peuvent engendrer un catastrophisme démobilisateur. Il est vrai aussi que sciences et techniques apportent de plus en plus de moyens de résoudre de nombreux problèmes d'environ-

nement. De remarquables exemples de gestion rationnelle, voire de restauration, de milieux naturels peuvent porter à l'optimisme. Il y a là matière à espérance. Mais un optimisme excessif peut engendrer un nouveau scientisme anesthésiant la vigilance : « citoyens, ne vous inquiétez pas, la science veille pour vous et résoudra toujours les problèmes qui pourraient survenir ». Le progrès de la science ne génère pas nécessairement un surcroît de conscience.

L'homme, la nature, le devenir de la création sont en question. Quels hommes demain, en interdépendance avec quelle nature ? Si le Royaume n'est pas de ce monde, que faut-il faire ici bas, immergés dans la création qui encore nous fait vivre, mais fragilisée, pour préparer la Vie du Royaume ? Les interrogations écologiques appellent la réflexion théologique. Transformer l'écosphère dans l'angoisse, ne serait-ce pas le propre de l'homme chassé de l'Eden ? Mais l'angoisse n'est pas nécessairement la peur : elle appelle surtout à davantage de conscience : l'homme se soustraira à son propre asservissement lorsqu'il reconnaîtra sa dépendance vis-à-vis de la nature et comprendra que la sauvegarde de celle-ci est la condition de sa propre sauvegarde. Mais il faut voir au-delà de la seule sauvegarde. L'écosphère est toujours en gestation ; elle est toujours traversée par le mouvement de l'évolution. L'homme, créature, ne serait-il pas appelé à participer pleinement à ce mouvement de la Création, assumant la liberté dont il jouit en gérant ses rapports à la nature comme un artisan de paix ? Il serait ainsi pleinement image de son Créateur. ■

**Patrick BLANDIN**  
Professeur au Muséum  
National d'Histoire Naturelle  
Directeur du laboratoire  
d'Écologie Générale et de la  
Grande Galerie de l'Évolution